

par le climat impérialiste. Dans l'ébranlement de la guerre impérialiste la Russie devait apparaître comme le point de rupture du front capitaliste. La Révolution mondiale s'amorça précisément là où existait un terrain favorable au prolétariat et à la construction de son parti de classe.

**

Nous voudrions, pour terminer cette première partie, examiner la thèse de : « pays mûrs » ou « non-mûrs » pour le socialisme, thèse chère aux « évolutionnistes » et qui a laissé quelques traces dans la pensée de communistes oppositionnels, lorsqu'il s'est agi pour eux de définir le caractère de la Révolution russe ou de rechercher l'origine de sa dégénérescence.

Dans sa préface à la « Critique de l'Économie Politique », Marx a donné l'essentiel de sa pensée sur ce que signifiait une évolution sociale arrivée à l'état de maturité, en affirmant : « qu'une société ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir et que, jamais de nouveaux et supérieurs rapports de production ne se substituent à elle avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports aient été couvées dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que les problèmes qu'elle peut résoudre, car, à regarder de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne se présente que lorsque les conditions matérielles pour le résoudre existent ou du moins sont en voie de devenir ».

C'est dire que les conditions de maturité ne peuvent se rapporter qu'à l'ensemble de la société régie par un système de production prédominant. En outre, la notion de maturité n'a qu'une valeur relative et non absolue. Une société est « mûre » dans ce sens que sa structure sociale et son cadre juridique sont devenus trop étroits par rapport aux forces matérielles qu'elle a développées.

Nous avons souligné au début de cette étude que le Capitalisme, bien qu'il ait puissamment développé la capacité productive de la société, n'a pas réuni, de ce fait, tous les matériaux permettant l'organisation immédiate du socialisme. Comme Marx l'indique, seulement les conditions matérielles pour résoudre ce problème existent « ou du moins sont en voie de devenir ».

A plus forte raison, cette conception restrictive s'applique-t-elle à chacune des composantes nationales de l'économie mondiale. Toutes sont historiquement mûres pour le socialisme, mais aucune d'entre elles n'est mûre au point de réunir toutes les conditions matérielles nécessaires à l'édification du socialisme intégral et ce quel que soit le degré de développement atteint.

Aucune nation ne contient à elle seule tous les éléments d'une Société socialiste et le national-socialisme s'oppose irréductiblement à l'internationalisme de l'économie impérialiste, à la division universelle du travail et à l'antagonisme mondial entre la Bourgeoisie et le Prolétariat.

C'est pure abstraction que de concevoir une Société socialiste comme étant la juxtaposition d'économies socialistes complètes. La distribution mondiale des forces productives (qui n'est pas un produit artificiel) exclut aussi bien pour les nations « supérieures » que pour les régions « inférieures » la possibilité de réaliser *intégralement* le socialisme. Le poids spécifique de chacune d'elles dans l'économie mondiale mesure leur degré de *dépendance* réciproque et non l'ampleur de leur *indépendance*. L'Angleterre, un des secteurs les plus avancés du Capitalisme, où celui-ci s'exprime à peu près à l'état pur, n'est pas viable, considérée isolément. Les faits montrent aujourd'hui que, privées en partie seulement du marché mondial, les forces productives nationales périclitent. C'est le cas pour l'industrie cotonnière et l'industrie charbonnière en Angleterre, Aux États-Unis, l'industrie automobile, limitée au marché intérieur, cependant vaste, doit rétrograder. Une Allemagne prolétarienne isolée, assisterait impuissante à la contraction de son appareil industriel, même en tenant compte d'une large expansion de la consommation.

Il est donc abstrait de poser la question de pays « mûrs » ou « pas mûrs » pour le socialisme, car le critère de maturité est à rejeter aussi bien pour les pays à développement supérieur que pour les pays retardataires.

Dès lors, c'est sous l'angle d'une maturation historique des antagonismes sociaux résultant du conflit aigu entre les forces matérielles et les rapports de production, que le problème doit être abordé. Limiter les données de celui-ci à des facteurs matériels, c'est se placer sur la position des

théoriciens de la IIe Internationale, celle de Kautsky et des socialistes allemands, qui considéraient que la Russie, en tant qu'économie arriérée où le secteur agricole — techniquement faible — occupait une place prépondérante, n'était pas mûre pour une révolution prolétarienne, mais seulement pour une révolution bourgeoise, conception allant rejoindre celle des mencheviks russes. Otto Bauer, de l'« immaturité » économique de la Russie, avait déduit que l'État prolétarien devait inévitablement dégénérer.

Rosa Luxembourg (« Révolution Russe ») faisait cette remarque que d'après la conception de principe des social-démocrates, la Révolution russe aurait dû s'arrêter à la chute du Tsarisme : « Si elle a passé au-delà, si elle s'est donnée pour mission la dictature du prolétariat, ça a été, selon cette doctrine, une simple faute de l'aile radicale du mouvement ouvrier russe, les bolchéviks, et tous les mécomptes que la Révolution a subis dans son cours ultérieur, tous les embarras dont elle a été victime, se présentent comme un résultat de cette faute fatale ».

La question est de savoir si la Russie était mûre ou non pour la révolution prolétarienne n'avait pas à être résolue en fonction des conditions matérielles de son économie, mais en fonction des rapports de classe bouleversés par la situation internationale. La condition essentielle était l'existence d'un prolétariat concentré, — bien qu'en proportion infime par rapport à l'immense masse des producteurs paysans — dont la conscience s'exprimait par un parti de classe, puissant par son idéologie et son expérience révolutionnaire. Avec Rosa Luxembourg, nous disons que : « le prolétariat russe ne pouvait être considéré que comme l'avant-garde du prolétariat mondial, avant-garde dont les mouvements exprimaient le degré de maturité des antagonismes sociaux à l'échelle internationale. C'est le développement de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France qui se manifestait à Saint-Petersbourg. C'est ce développement qui décidait du sort de la révolution russe. Celle-ci ne pouvait atteindre son but que si elle était le prologue de la révolution du prolétariat européen ».

Certains camarades de l'opposition communiste ont cependant basé leur appréciation de la Révolution russe sur le critère de l'« immaturité » économique.

Le camarade Hennaut, dans son étude sur les « Classes dans la Russie des Soviets » se place sur cette position.

Faisant état des considérations d'Engels, que nous avons déjà commentées au début, Hennaut les interprète comme ayant une signification particulière pouvant s'appliquer à un pays déterminé et non comme se rapportant à toute la Société parvenue au terme historique de son évolution.

Engels se trouverait ainsi en contradiction évidente avec ce que Marx disait dans la préface de sa « Critique ». Mais de notre commentaire résulte qu'il ne peut en être ainsi.

D'après Hennaut, pour la justification d'une révolution prolétarienne, c'est le facteur économique qui doit prévaloir et non le facteur politique. Il dit ceci : « appliquées à l'époque contemporaine de l'histoire humaine, ces constatations (d'Engels, N. d. l. R.) ne peuvent signifier autre chose que la prise du pouvoir par le prolétariat, le maintien et l'utilisation de ce pouvoir à des fins socialistes, n'est guère concevable que là où le capitalisme a préalablement débarrassé le chemin du socialisme, c'est-à-dire que là où il a fait surgir un prolétariat industriel nombreux, englobant sinon la majorité, du moins une forte minorité de la population et où il a créé une industrie développée, capable d'imprimer son cachet au développement ultérieur de l'économie toute entière ». Plus loin, il soulignera que : « c'était en dernier lieu les capacités économiques et culturelles du pays qui allaient déterminer le sort ultérieur de la révolution russe lorsqu'il s'avéra que les prolétariats non-russes n'étaient pas prêts à faire leur révolution. L'état arriéré de la société russe devait ici faire sentir tous ses côtés négatifs ». Mais peut-être le camarade Hennaut n'a-t-il pas remarqué que partir des conditions matérielles pour « légitimer » ou pas, une révolution prolétarienne, entraîne irrésistiblement qu'on le veuille ou non, dans l'engrenage du « socialisme national ».

Nous répétons que la condition fondamentale d'existence de la révolution prolétarienne, c'est la continuité de sa liaison en fonction de laquelle doit se définir la politique intérieure et extérieure de l'État prolétarien. C'est précisément parce que la Révolution, si elle doit commencer, sur le terrain national, ne peut s'y maintenir indéfiniment, quelles que soient la richesse et l'ampleur du milieu national; c'est